

AMBIGUÏTÉS DES ENGAGEMENTS POUR L'EUROPE DANS LA NOUVELLE GAUCHE : LE CAS DE CLAUDE ROY

VERSIONE PRE-PRINT

Une vie entre littérature et politique

Dans les années soixante et soixante-dix du vingtième siècle, la Nouvelle Gauche – un nœud de mouvements extrêmes dont les traits communs étaient principalement la lutte contre le bureaucratisme des partis de la gauche traditionnelle et la recherche d'un marxisme non-dogmatique – fut co-protagoniste des protestations à l'échelle mondiale contre l'impérialisme dans les régions ex-coloniales et en faveur des droits civils, en mettant en doute l'existence d'une réalité culturelle européenne cohérente et organique¹. L'écrivain Claude Roy (1915-1997), dont le succès médiatique de son vivant a aujourd'hui un peu fané, permet d'étudier la relation problématique entre la Nouvelle Gauche et l'idée d'Europe en tant que symbole et force unitaire au niveau politique et économique.

Roy, qui dans les années trente avait été lié à l'Action Française, fit ses débuts sur la scène littéraire en tant que poète et critique. Au cours des années de guerre il opéra un changement de cap décisif, puisqu'il participa à la Résistance et entra au Parti Communiste Français par l'intermédiaire de Louis Aragon et Elsa Triolet². Malgré sa loyauté envers le Parti, il ne se laissa pas aveugler par l'idéologie stalinienne et n'apprécia pas l'intervention du Parti dans le domaine artistique³. En tant que défenseur d'un marxisme ouvert, il fut l'un des médiateurs des œuvres d'Elio Vittorini en France et fit partie du petit groupe d'amis de Marguerite Duras et Dionys Mascolo, le soi-disant Groupe de la rue Saint-Benoît (dans le 6^{ème} arrondissement de Paris), manifestement gauchiste mais non conformiste. Après la guerre, il acquit une certaine célébrité avec son premier roman⁴, mais il fut principalement actif comme critique littéraire et chroniqueur, ainsi que comme écrivain de livres de voyages en Amérique et surtout en Asie. À la suite de l'invasion de la Hongrie par les troupes du Pacte de

¹ A. Reszler, *L'intellectuel contre l'Europe*, Paris, Presses Universitaires de France (Perspectives critiques), 1976.

² Pour reconstruire la biographie de Roy, on fait référence à Claude Roy, *Moi je*, Paris, Gallimard, 1969 et Claude Roy, *Nous*, Paris, Gallimard, 1972, ensuite réédités.

³ Pour une référence générale, voir Jean-Paul Brunet, *Histoire du Parti communiste français, 1920-1996*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 3ème édition corrigée, 1996.

⁴ Claude Roy, *La nuit est le manteau des pauvres*, Paris, R. Julliard, 1948.

Varsovie en 1956, il entra en conflit ouvert avec le Parti communiste français, dont il fut définitivement exclu en 1958, et depuis les colonnes d'un magazine polémique comme *France Observateur* il exprima ses convictions anti-soviétiques. Il resta néanmoins un homme de gauche et adhéra de plus en plus à des positions tiers-mondistes⁵. Il fut aussi l'un des signataires du célèbre *Manifeste des 121* pendant la guerre d'Algérie et il soutint les mouvements d'opposition à la guerre du Vietnam.

Roy apparaît donc comme un intellectuel engagé tout à fait paradigmatique de la Nouvelle Gauche. Pourtant, certains aspects en font un personnage excentrique par rapport à d'autres représentants de la gauche extrême en France : il n'avait pas reçu de formation philosophique, contrairement à Sartre ou Merleau-Ponty, mais aussi à Camus ou Duvignaud; il n'était ni journaliste ni polémiste, comme l'était Bourdet, et il n'avait pas non plus reçu une formation sociologique, au contraire, par exemple, de Morin. Il resta un écrivain et un poète à tous égards. De plus, bien qu'il était un grand expert de la Chine, il ne ceda pas – contrairement à un grand nombre de ses compagnons – au charme du maoïsme⁶, qui fut l'un des motifs directeurs de la Nouvelle Gauche jusqu'à la fin des années soixante-dix.

L'activité de Roy dans la *Société européenne de la culture*

Ces caractéristiques originales de sa parabole intellectuelle en toile de fond, les relations de Roy avec la *Société européenne de la culture* (SEC)⁷ sont tout à fait remarquables. La SEC est une entreprise à caractère européen détachée à la fois du mouvement fédéraliste et des structures étatiques qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'Union Européenne. Fondée à Venise en 1950 par le philosophe du droit italien Umberto Campagnolo, la SEC voulait favoriser, dans les années les plus difficiles de la guerre froide, le dialogue entre intellectuels d'Europe occidentale et orientale en raison de racines culturelles communes, à savoir le christianisme, l'humanisme et une mentalité philosophique. Selon Campagnolo, la décadence européenne clairement aperçue dans l'après-guerre ne concernait pas les valeurs européens elles-mêmes, mais constituait une conséquence de la lutte entre états. La SEC rassembla rapidement les adhésions de hautes personnalités intellectuelles telles que Julien Benda,

⁵ Pour un regard d'ensemble, voir Ch. Kalter, *The Discovery of the Third World: Decolonization and the Rise of the New Left in France*, c.1950-1976, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.

⁶ En particulier Claude Roy, *Clefs pour la Chine*, Paris, Gallimard, 1953, avec nombreuses rééditions, et son recueil *Sur la Chine*, Paris, Gallimard (Collection Idées), 1979.

⁷ Nancy Jachec, *Europe's Intellectuals and the Cold War. The European Society of Culture, Post-War Politics and International Relations*, London-New York, I. B. Tauris, 2015.

Thomas Mann, François Mauriac, Giuseppe Ungaretti, et même d'éminents communistes italiens et français, grâce à ce que Campagnolo appelait « politique de la culture », qu'il considérait comme une action politique visant à préserver les conditions de développement de la culture⁸.

Bien que Roy, qui adhéra à la SEC en 1952 à la suggestion de Paul Eluard, fut le membre français le plus actif parmi ceux qu'on peut considérer d'extrême gauche, son engagement en faveur de l'Europe était paradoxalement sous le signe de l'anti-européanisme. Les choix linguistiques dans son premier essai pour la revue de la SEC « Comprendre »⁹ étaient en effet très significatifs : avec l'expression « nations *qu'on dit* de l'Est et de l'Ouest » il voulait se démarquer des lieux communs, mais en parlant d'« homme blanc » il assumait le rôle du non-européen, identifiant les étrangers sous une étiquette généraliste. Déjà en 1953 son idée d'Europe n'était pourtant pas seulement anticolonialiste, mais également anti-occidentale.

Même si l'idée d'Europe de Roy s'identifia essentiellement avec ses racines nationales (où la nation devait être comprise comme le contexte politico-littéraire-linguistique)¹⁰, sa perspective était intrinsèquement globale, puisqu'il était convaincu, sur la base de la circulation des mêmes thèmes de poésie entre différents peuples, qu'il existe ce qu'il appelait un « homme profond », malgré les distances géographiques et les différentes conditions sociales¹¹. Outre un niveau national et un niveau global, Roy ne voyait pas de niveau supranational ou continental.

Chargé de présenter une intervention à l'assemblée de 1956 à propos du rôle des hommes de culture asiatiques et africains dans l'évolution de la situation politique et sociale – il était entré entre-temps au Conseil exécutif de la SEC –, Roy arriva jusqu'à dire qu'il existe une universalité tendancielle dans la culture européenne. Certainement influencé par la réflexion de Campagnolo autour de la « civilisation de l'universel », c'étaient les aspects positifs (notamment les valeurs de l'humanisme chrétien) qu'il souligna pour la première fois en tant que noyau de l'Europe, faisant ressortir un paradoxe : la libération des peuples colonisés était possible précisément grâce à ces mêmes principes, plus ou moins involontairement apportés par les coloni-

⁸ Umberto Campagnolo, *Petit dictionnaire pour une politique de la culture*, Editions de la Baconnière, Neuchâtel (Observation et synthèse), 1969. Voir aussi Fabio Guidali, *Rediscovering the European Identity Approach : Umberto Campagnolo and the periodical Comprendre in the 1950s*, « *Zeitgeschichte* », XLIII (2016), n. 6, pp. 365-378.

⁹ Claude Roy, *De la mauvaise intelligence*, « *Comprendre* », IV (1953), n. 9, pp. 107-110.

¹⁰ *Troisième séance. Quatrième Assemblée générale ordinaire*, « *Comprendre* », VI (1955), n. 13-14, pp. 273-276.

¹¹ Claude Roy, *Un air de famille*, « *Comprendre* », VI (1955), n. 13-14, p. 187.

sateurs¹². C'est pour cette raison que Roy prétendit ne pas parler d'Europe, mais d'« Occident colonisateur ». Malgré fier de l'universalité de certaines valeurs – par exemple l'*habeas corpus*¹³ – il se disait également conscient que l'histoire reposait désormais dans les mains des peuples qui se libéraient du joug colonial. Croire fermement en les valeurs européens, mais en même temps identifier l'Europe comme « Occident colonisateur » était l'apogée de son ambiguïté.

Après 1958 l'engagement de Roy auprès de la SEC s'interrompt sans cause apparente, mais probablement en raison de son impatience par rapport au refus de la Société de s'exposer politiquement¹⁴. En restant à l'écart, Roy ne fut probablement pas bien informé du fait que la SEC, dans les années soixante, condamna la guerre du Vietnam et toute guerre et vit accroître le nombre de membres de l'Europe de l'Est. A la fin de 1966, lorsque le Tribunal Russell sur les crimes américains au Vietnam prit forme, une intervention de Campagnolo¹⁵, particulièrement critique vis-à-vis de ce faux tribunal, qui lui apparaît comme une grande action de propagande, réveilla enfin l'attention de Roy, qui démissionna de la SEC à cause des prétendus formalismes juridiques de Campagnolo¹⁶. En tout cas, la rupture entre Roy et Campagnolo en 1967 n'avaient rien à voir avec l'idée d'Europe¹⁷.

Quelques conclusions

Bien que la transition de problèmes spécifiquement européens à problèmes d'une portée globale et à une critique de l'impérialisme fut un processus de longue durée¹⁸, la SEC tint la civilisation européenne au centre de ses préoccupations, tandis que la Nouvelle Gauche identifia l'Europe avec tout ce qu'il y avait de pourri et avec la cause de tous les maux en Asie et en Afrique. Une idée positive de la civilisation euro-

¹² Claude Roy, *Le colonialisme, la culture et les "ruses de la raison"*, « Comprendre », VIII (1957), n. 17-18, pp. 100-104.

¹³ *Conseil exécutif. Session du mois d'août 1958, à Venise. Première séance*, « Comprendre » X (1959), n. 20, p. 234.

¹⁴ *Ivi*, p. 236.

¹⁵ Umberto Campagnolo, *Le tribunal de Nuremberg et celui de Bertrand Russell*, « Le Monde », 2 janvier 1967.

¹⁶ *M. Claude Roy donne sa démission de la Société européenne de culture*, « Le Monde », 14 janvier 1967.

¹⁷ Au début des années quatre-vingt-dix Roy rétablit ses relations avec la SEC.

¹⁸ Michael Goebel, *Anti-imperial Metropolis : Interwar Paris and the Seeds of Third World Nationalism*, New York, Cambridge University Press (Global and international history), 2015.

péenne n'aurait jamais pu s'enraciner dans un écrivain comme Claude Roy (qui pourtant ne nia jamais l'universalité de certains aspects de cette même civilisation), non pas à cause de la traditionnelle "mauvaise conscience" des européens, bien auparavant initiée par Las Casas, Montaigne, Bodin ou Ronsard, mais en conséquence de la recherche d'une échappatoire au présent. Après le dévoilement des crimes de Staline et l'écrasement de l'insurrection de Budapest en 1956, les intellectuels de gauche perdirent toute confiance aveugle dans les expressions officielles du militantisme communiste, premièrement les partis communistes d'Occident, et se tournèrent vers de nouveaux sujets à aimer et pour lesquels souffrir, selon le phénomène controversé que Pascal Bruckner aurait ensuite appelé *Le Sanglot de l'homme blanc*¹⁹. Même s'il reste encore à découvrir si d'autres membres de la SEC et militants de la gauche extrême ont suivi un chemin similaire, le cas de Roy semble indiquer non seulement que l'anti-européanisme de la Nouvelle Gauche était une façon différente de décliner l'anti-universalisme – et donc un fruit mûr de ce courant qui découle du mythe du bon sauvage au primitivisme et jusqu'au pessimisme culturel entre dix-neuvième et vingtième siècle –, mais aussi qu'il n'avait paradoxalement rien à voir avec l'Europe. Le mythe d'Europe dans l'extrême gauche fut écrasé par la prééminence d'une préoccupation strictement politique.

FABIO GUIDALI (UNIVERSITÉ DE MILAN)

¹⁹ Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc: Tiers-monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Editions du Seuil (L'Histoire immédiate), 1983.